

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans  
Journal hebdomadaire  
Fondé le 1er Septembre 1827  
Publié par le Times-Picayune Building,  
Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.  
No. 1 phone Main 4100  
Propriété de la Nouvelle-Orléans  
Publiée sous le nom de deuxième  
classe, conformément à l'acte du 3 Mars,  
1879  
En Louisiane et au Mississippi, ..... 10.00  
Par les Etats-Unis, un an ..... 12.00  
Par mois ..... 1.00

## L'Angleterre, la France et la Russie

"Rien ne se fait que par l'Anglais..." Ainsi parlait le bourgeois de Paris dont nous avons conservé le Journal lorsqu'il décrit les obsèques de Charles VI. Je parcourais, ces jours-ci, La Complainte des Bons Français, du Normand Robert Blondel, et quelques pages du Quadrilogue d'Alain Chartier, et j'étais frappé de certaines paroles dites alors, qu'on pourrait croire prononcées hier. Plus on y réfléchit, plus on sent la nécessité absolue pour la paix du monde d'un règlement général de comptes entre la France et l'Angleterre. Qu'on le veuille ou non, on y vient.

D'aucuns se plaisent à opposer la politique étrangère de M. Briand à celle de M. Poincaré. M. Briand, disent-ils, voulait se mettre d'accord avec l'Angleterre pour régler ensuite les différends qui nous divisent. M. Poincaré, au contraire, entend régler les différends qui nous divisent, afin de se mettre d'accord avec l'Angleterre... Châpétis de mots... Qu'on décide, d'accord avec l'Angleterre, d'étudier toutes les questions sur lesquelles nous sommes en conflit, qu'on adopte une solution ou les intérêts de chaque peuple seront sauvegardés dans la mesure du possible, et il est bien évident que, par la suite, nos relations s'en trouveront singulièrement améliorées. Ce fut la politique suivie après Fachoda qui conduisit aux règlements du 14 juin 1898, du 21 mars 1899, et à l'accord du 8 avril 1904 relatif à Terre-Neuve, à la Bénigambie, à l'Égypte, au Maroc, au Siam, à Madagascar, aux Nouvelles-Hébrides. L'"Entente cordiale" naquit alors. Et, dix ans après, les deux pays qu'elle avait unis faisaient face à l'un des plus formidables dangers qui les aient jamais menacés.

Nous avons de voir, en France, le plus vif désir de voir régler aussi promptement que possible les litiges actuellement pendants entre nos amis et nous. Je l'ai dit, je le répète, et, en Angleterre, beaucoup de bons esprits commencent à s'en rendre compte. Dans un article extrêmement important, M. Wigham Steed, rédacteur en chef du Times, nous adressait, récemment, certains reproches, mais éloquent :

"L'opinion française, dans l'ensemble de ses courants de fond, est saine. Elle n'est ni militariste, ni agressive. Elle n'approuve pas l'isolement..."

Et plus loin :

"Pour l'Angleterre et pour les peuples de Commonwealth britannique, il est plus nécessaire que jamais d'être patient avec la France, de s'efforcer de pénétrer les esprits français et de se souvenir que, pour autant qu'on puisse dire qu'une nation ou un groupe de nations tient dans ses mains les destinées du monde, ces destinées dépendent aujourd'hui de la sagesse politique de la Grande-Bretagne et de sa franche bonne volonté envers autrui. ("Rien ne se fait que par l'Anglais.") Si le problème (car c'est un problème) d'un accord franco-anglais est tenacement envisagé sous cet angle, il peut encore être susceptible d'une solution bonne."

Voilà qui est parler d'or. Nous n'avons jamais dit autre chose, et si Lord Curzon est animé de cet esprit, à ce cours de ses conversations avec notre ambassadeur à Londres, M. de Saint-Aulaire, et mardi prochain, lorsqu'il viendra discuter au quai d'Orsay le problème du proche Orient, nul doute qu'on ne se mette d'accord. M. Poincaré a, en effet, un extrême souci de maintenir l'entente franco-anglaise aussi étroite que possible et est tout prêt à tenir le plus grand compte des intérêts légitimes de ses partenaires; mais il ne peut admettre qu'on règle d'abord les litiges suivant les vœux de l'Angleterre et qu'on remette à plus tard la solution de tels autres où nous sommes demandeurs.

Je ne voudrais aujourd'hui que dire quelques mots de l'attitude des deux peuples à l'égard de la Russie des Soviets.

M. Lloyd George veut admettre les bolcheviks à la Conférence de Gênes. Il veut ouvrir l'ancien empire des tsars au commerce britannique. Les grands financiers qui l'entourent essaient de trouver leur compte. Nous, Français, allons moins vite en besogne, demandons certaines garanties sur nos créances et ne pensons pas sur un grand pays, même lorsqu'il est secoué, affaibli, dissocié par des convulsions politiques, peut être trans- formé purement et simplement en colonie, par une ou plusieurs autres nations européennes.

Actuellement, la situation matérielle de la Russie est atroce. L'expérience bolcheviste a donné de singuliers résultats. La Pravda de Pétrograd du 18 décembre annonce que, dans le village de Metcha, gouvernement de Samara, on constata que le cadavre d'une fillette de huit ans,

morte de faim, fut sectionnée. La nuit qui suivit le décès, les mains, les jambes, la tête furent coupées. Les soupçons se portèrent sur un jeune paysan, qui reconnu avoir dépecé le cadavre pour le manger. Les Izvestia du 16 décembre écrivit :

"Dans certains villages de la région de Samara, un tiers de la population est sans connaissance. Plus de 25,000 adultes sont déjà morts de faim dans le seul district de Bouzoulouk. Des centaines de maisons sont vides d'habitants. On observe la mort de nombreux paysans des suites d'une maladie inconnue jusqu'à ce jour. Elle commence par des vomissements; la peau de la bouche et de la langue se fend et l'homme meurt..." Dans certaines maisons d'enfants de Samara, le spectacle est sans exemple. Les enfants, en haillons et couverts de vermine, s'étaient pêle-mêle dans des pièces sans air et non chauffées. Des masses d'enfants sont couchés à même sur le plancher, parmi les cadavres de leurs camarades, qu'on n'emporte déjà plus. "On a assez à faire avec les vivants pour ne pas s'occuper des morts," dit le personnel. De temps à autre, on emporte les plus faibles dehors pour leur faire respirer un peu d'air frais. Les murs des maisons, le plancher, la neige du trottoir, sont littéralement couverts de poux. On les écrase en marchant. Ils craquent sous les pieds..."

Les suicides et surtout les suicides d'enfants se multiplient. En décembre, 96 60-0 de la population du gouvernement de Samara manquaient de pain. Actuellement, suivant le rapport du docteur Grant à l'assemblée des médecins de Pétrograd, rapport dont la Krassaia Gazeta du 8 décembre publie un compte rendu, actuellement presque toute la population du gouvernement de Samara se nourrit exclusivement de racines, de pierre à pain, sorte de schiste ne contenant aucune substance nutritive et qui, néanmoins, se vendait, en novembre, 25 à 30,000 roubles le poud!

"On observe," dit le docteur Grant, un mouvement d'émigration considérable. Les chemins sont encombrés d'émigrants. Ils se meuvent par masses compactes de 2000 hommes et plus. Ils se nourrissent de succédanés de pain, de débris, de restes de nourriture jetés des trains, le long des voies... Les épidémies engendrées par la famine compliquent la situation, tout en étant une menace constante pour le reste de la population. Dans un camp de concentration, à Stavropol, il est mort soixante réfugiés sur cinq cents hommes en un mois. Il arrive assez fréquemment que des familles entières de huit à douze personnes disparaissent emportées par la famine ou les épidémies en l'espace de quelques semaines..."

J'ai tenu à donner ces textes afin qu'on sache bien l'horrible drame qui se joue près de nous. On comprend que, dans ces conditions, le gouvernement des Soviets cherche, par tous les moyens, à atténuer cette effroyable détresse, et il n'est pas un être humain qui ne souhaite ardemment le voir soulager. Mais est-il de bonne politique de vouloir en profiter comme certains Anglo-Saxons et les Allemands le souhaitent pour mettre économiquement la main sur le sol et le sous-sol de l'empire? Je ne le pense pas.

Une telle attitude pousse normalement le Russe, bolchevik ou non, au nationalisme, et, sinon à la xénophobie avouée, à une trop grande méfiance à l'égard de l'étranger.

Nous, Français, ne voulons ni intervenir dans les affaires intérieures du peuple russe, ni le réduire en une sorte d'esclavage économique. Nous ne sommes pas de ceux qui réclament à brègle la curée, rêvent de concessions de forêts ou de mines, et ne voient dans l'atrocité misère actuelle de certaines provinces de l'empire qu'un moyen de chantage dans la bataille commerciale.

On peut nous traiter d'impérialistes; mais, à la différence de ceux qui nous ont tenté de qualifier, nous ne voulons ni acheter l'ancien Etat allié à l'ennemi, ni le dépecer systématiquement. Nous ne pronos cet fait que le gouvernement des Soviets a reconnu comme indépendants tels Etats qui, jadis, faisaient partie de l'empire des tsars, mais nous savons aussi que, tôt ou tard, ce gouvernement ou tout autre seront amenés à reprendre la vieille politique des Romanov, qui furent les "assembleurs de la terre russe."

Aujourd'hui, cette renaissance du nationalisme russe se manifeste par le souci que prend Moscou d'accroître sa puissance militaire. Je lis dans la Pravda cette phrase singulière :

"Plus que n'importe quel autre gouvernement, les Soviets ont besoin d'avoir sur pied une puissante armée."

Rien de plus caractéristique, à ce point de vue, que l'organisation de la "semaine du soldat rouge" ou la proclamation de Trotsky à l'armée et à la flotte. Ainsi, voilà où nous en sommes. Il se passe un peu pour la Russie ce qui s'est passé pour la Turquie: certains appétits d'outre-Manche ont développé le nationalisme musulman; prenons garde que ces mêmes appétits ne développent le nationalisme russe et ne nous permettent de dire, une fois de plus: "Rien ne se fait que par l'Anglais."

ANDRÉ FRIBOURG, député, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

## Ils Amusent le Spectateur par Leur Combat Pour le Privilege d'Habiller les Femmes, Mais



QUELQUE SOIT LE RESULTAT, LA FACTURE NE VARIERA PAS.

## La Maison Française DU WISCONSIN

"Le change sur New-York est 11.85 aujourd'hui." — "Oui, et il paraît que le gouvernement français va émettre un emprunt à 6%." — Tels sont les fragments de conversation que l'on peut entendre çà et là si on prête l'oreille. Nous ne sommes pas, cependant, dans un grand restaurant parisien, encore moins à la Botz, comme ces propos échangés pourraient le faire croire. Cinq tables dans une vaste salle, autour desquelles une quarantaine de jeunes gens et de jeunes filles de dix-huit à vingt-cinq ans sont assis et mangent de bon appétit tout en bavardant avec ardeur.

Tous parlent français avec aisance, mais, parfois, une intonation étrangère, une légère pointe d'accent indiquent que l'on n'est pas en France. Nous sommes en effet dans le "Nouvel-Monde", à 1200 milles Nord-Ouest de New-York, à 120 milles de Chicago, à la "Maison française" de l'Université du Wisconsin.

Madison, où se trouve la "Maison française", est une charmante ville de 40,000 habitants, bâtie sur une étroite langue de terre, entre deux lacs. Outre sa situation et son paysage idéal, elle s'enorgueillit d'être la capitale du Wisconsin et le siège de l'Université d'Etat dont dépend la "Maison française."

Voici, en quelques mots, l'histoire de cette maison, située en plein cœur de l'Amérique et dont l'existence n'est supposée que par bien peu de Français.

Sur sept mille étudiants qui comptent l'Université, quatre mille, environ, étudient le français. Or, s'il est assez facile de lire un livre ou un journal français, il est beaucoup moins aisé de parler notre langue. Madison se trouve à trente heures de New-York et à dix jours de la France. Comment acquérir une connaissance "parlée" du français? Il y a bien à l'Université des cours de conversation dirigés par des professeurs français, mais deux heures par semaine sont peu de chose quand la classe compte environ vingt élèves, tous désireux de parler.

Pour remédier à cela, le département de français de l'Université, ou, pour être plus exacte, le professeur Hugh A. Smith, qui est à la tête du département, eut l'idée, en 1918, de créer une Maison française où les étudiants américains pourraient apprendre à parler, non seulement une française littéraire, mais encore un français pratique, usuel, celui de la vie de tous les jours.

Pour enseigner, il fallait avoir des Français ou des Françaises. Deux heures de 500 dollars, destinées à des étudiants françaises, furent donc créées; deux jeunes filles, Françaises, élèves de faculté, furent choisies pour résider à la "Maison française". Une Américaine, professeur de français, fut mise à la tête de cette mai-

son pour y faire respecter les convenances et les règlements de l'Université. En juin 1918, au commencement de la session d'été, la maison ouvrit ses portes.

Son succès fut immédiat et elle ne tarda pas à se développer. On dut bientôt y faire venir deux autres Françaises et, depuis ce temps-là, la "Maison française" n'a pu cesser de fonctionner régulièrement.

C'est un immeuble d'assez modeste apparence, situé à quelques minutes de l'Université. Quatre Françaises et douze étudiantes américaines y résident. Les étudiantes sont toutes des "French majors", c'est-à-dire spécialisées dans l'étude du français et destinées à l'enseigner plus tard dans les écoles secondaires américaines ou même dans les universités qui, en Amérique, prennent des professeurs femmes. Afin qu'un plus grand nombre d'étudiants puissent bénéficier des avantages de la maison, des étudiants du dehors, jeunes gens et jeunes filles, peuvent y venir prendre leurs repas. Dans la grande salle à manger, chacune des Françaises préside gentiment une table et, sans en avoir l'air, dirige la conversation, pose une question à celui-ci, répond à celui-là, corrige les fautes d'un troisième, etc. Gare à celui qui, par inadvertance ou paresse, emploie sa langue maternelle! La Française à l'oreille fine, et si se voit, au milieu de l'amusement de tous, infliger une amende. Rassurez-vous, elle n'est pas ruineuse: cinq sous seulement. Mais vingt fois cinq sous font un dollar et, avec un ou deux dollars, on peut acheter un disque français pour le phonographe et bientôt on pourra écouter Edmond Clément ou supplier l'Élégie de Massenet ou se permettre de danser sur l'air de Mon Homme.

L'atmosphère de la "Maison française" est très cordiale et les repas n'ont rien de guindé. Jeunes gens et jeunes filles se connaissent, se taquinent, se querellent parfois. Tous sont également curieux d'entendre parler de la France. Beaucoup d'entre eux y sont allés pendant la guerre, et ont rapporté des impressions bonnes... ou mauvaises, et on discute, on se passionne sur les sujets les plus divers: politique, art, littérature, mœurs; on cause de tout à la "Maison française" et, peu à peu, bien des impressions erronées se rectifient; on apprend à mieux connaître et comprendre la France, à lui pardonner ses erreurs. On chante aussi beaucoup à la "Maison française," et de vieilles chansons populaires. Malborough s'en va-t-en guerre, la Mère Michel; du Dalcroze aussi, ou enfin la Madelon.

S'il est assez facile de s'assurer que chacun parle français pendant les repas, le contrôle est assez difficile le reste du temps. Il faut du courage à deux étudiantes américaines pour parler français entre elles quand aucune Française n'est en vue; elles l'essayeront cependant. L'année dernière, pour le leur rappeler, on avait inau-

guré un système d'affiches piquées un peu partout dans la maison. "Vous qui entrez ici, perdez tout espoir d'y parler anglais," lisait-on sur la porte. Plus loin: "Ici, c'est la Maison française," et encore: "Parlons français, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain," etc. Evidemment, c'était un moyen pueril, mais qui donnait de bons résultats.

Conversations, chansons, jeux aussi ont fait plus pour répandre et faire aimer notre langue que les cours officiels de l'Université ou de grands discours politiques. La "Maison française" a été et est toujours un excellent moyen de propagande française aux Etats-Unis, surtout dans un Etat comme le Wisconsin où l'élément germanique domine.

N'oublions pas que Milwaukee, la ville allemande par excellence, est à deux heures seulement de Madison.

Tous les conférenciers français, qui ne sauraient venir en trop grand nombre à Madison, sont reçus à la "Maison française" et leur prestige s'ajoute à celui de la Maison. L'abbé Dimmet, Anatole Le Braz et plusieurs professeurs de faculté en ont été les hôtes l'année dernière.

Bref, la "Maison française" de Madison est un petit coin de France en terre étrangère, et, bien qu'elle fasse peu de bruit, elle n'en accomplit pas moins son œuvre utile et sûre. Si elle est à peu près ignorée des Français, elle est du moins fort connue en Amérique. A l'instar de Madison, d'autres universités ont voulu leur "Maison française." Chicago, Columbia (New-York) ont la leur; l'Université d'Iowa en a créé une l'été dernier et une licenciée de l'Université de Rennes est à sa tête.

La création de la première des "Maisons françaises" d'Amérique est une fort heureuse initiative qui nous a paru digne d'être signalée.

—L'illustration.

## Faut-il Boire du Vin

Tout d'abord nous dirons sans hésiter—mais avec combien de regrets—que la loi doit être obéie, et que, du moment qu'il est défendu, il n'est cependant pas interdit d'en boire comme remède.

Malgré l'opinion émise par beaucoup de médecins, il a été prouvé au-delà de toute contestation, que l'alcool pris en petite quantité, est un remède très important et même absolument nécessaire dans un grand nombre de maladies: rhume, bronchite, influenza, etc. Les vins contiennent une petite quantité d'alcool; d'ailleurs l'alcool, sous n'importe quelle forme: vin, bière, cidre, etc., pris en doses modérées, a une action rapide et stimulante.

Les pouvoirs physiques et les capacités cérébrales sont stimulées. Introduit dans l'organisme, l'alcool est un "économisateur." Il faut alors moins de nourriture pour soutenir l'individu.

Evidemment on doit se garder d'entrer dans le chemin gai des rasades

abondantes, car alors on devient malade, sans parler du cerveau où l'alcool s'accumule. De plus, quel malheur pour la famille et la société que celui qui devient un ivrogne! Les seuls endroits où l'intempérance puisse être combattue avec succès, sont à l'école et dans la famille.

A l'école, où le cerveau de l'enfant est très malléable, très facile à impressionner, il faut enseigner aux enfants à haïr l'intempérance, tels les Spartiates. On lui doit montrer ses obligations envers soi-même, la société, sa famille, son pays, etc. De tels enseignements feront plus pour éviter les abus de l'alcool que toutes les conférences anti-alcoologiques.

La vigne et le vin datent de Noé. Il y a plus de 7000 ans, les Egyptiens fabriquaient déjà une sorte de bière. Beaucoup plus tard, les Germains et les Celtes fabriquèrent leur cervoise et leur hydromel. A Rome, Horace chantait son vin de Falerne. Les Grecs et même les Egyptiens avaient leur hydromel. Plaine, le naturaliste, nous a même laissé la formule... que je n'ose pas écrire ici.

Aujourd'hui tous les peuples boivent des liqueurs alcooliques: les Chinois, le Pantou, les Japonais le Saké, fait avec du riz, les Mexicains le Mescal et le Pulque, les Basques le lait de jument fermenté, les Anglais, les Allemands, le whisky, les Hollandais les gins ou genièvre, les Français les vins et les cidres, les Italiens les vins, ainsi que les Espagnols, les Persans le Cocanar, les Arabes l'Arak et le lait fermenté de chamelle, les Polonais le Lipet, les nègres de l'Afrique, un sûr fait avec le lait fermenté de la noix de coco.

Aux Etats-Unis, M. Nicolas Longworth de Cincinnati fut le premier Américain à faire du champagne américain en 1850. Depuis, le long de l'Hudson et en Californie, on a fabriqué des vins excellents jusqu'au jour de l'adoption de la prohibition.

Si ces boissons alcooliques sont de tout temps et de tous les pays, ne semble-t-il pas qu'elles doivent répondre à un réel besoin?

Les vins préférés de quelques grands hommes: Napoléon préférait à tout autre le Chambertin; Pierre-le-Grand affectionnait le Madère; le cardinal de Richelieu, le Romance; Rubens, le Marsala; Rabelais, le Chablis; Cromwell, le Malvoisie; Jean Bart, le Beaune; Balzac, le Vouvray; François Ier, le Xérès; Henri IV, le vin de Suresnes.

On a cru longtemps que les boissons alcooliques jouaient le rôle de simples excitants nerveux. Mais on sait aujourd'hui que l'alcool est un aliment comme le pain et la viande; il nous fournit une certaine quantité de cette énergie que nécessitent nos fonctions vitales.

Ce sont les Américains Atwater et Benedict qui ont définitivement établi que l'alcool nourrit au même titre que le sucre et la graisse. C'est donc bien réellement un "aliment conservateur" lorsqu'il est pris à doses modérées et sous forme de solutions étendues telles que le vin.

Il y a plus, le vin est aussi un aliment nerveux, il nous fournit l'excitation nécessaire à la réalisation d'efforts qui, sans lui, seraient difficiles ou impossibles. Il tend à faire disparaître l'action de la fatigue.

Avec Alquier et Alekan le Prof. Armand Gauthier a fait l'expérience suivante sur des chevaux de la Compagnie Générale des Voitures, à Paris. On arrosait l'aveine des chevaux avec une quantité de vin équivalente à un verre. Le dynamomètre a toujours démontré que pour une même alimentation, le vin a toujours augmenté le rendement en travail.

Telle est la caractéristique des aliments nerveux: ils portent momentanément l'organisme à un état de tension qui surexcite passagèrement les forces. Non seulement le vin, l'alcool lui-même nous nourrissent, mais ils nous mettent et état de meilleure résistance contre les maladies ambiantes. De deux équipes d'ouvriers ou de soldats, l'une recevant du vin, l'autre en étant privée, la première, au bout de l'an a moins de malades que la seconde.

Les prohibitionnistes vitupèrent contre l'alcool, c'est contre les abus qu'ils devraient tourner leur énergie.

Les buveurs de vin sont-ils des buveurs d'alcool? Non, cent fois non! Dans les pays viticoles on trouve très rarement des alcooliques; l'usage habituel du vin est presque partout exclusif de celui de l'alcool. Les Sociétés de tempérance font donc fausse route.

Tous les médecins français recommandent, après une expérience plus ou moins séculaire, aux convalescents, aux anémiques, etc., les bons vins rouges de Bordeaux et de Macon, qui sont d'excellents toniques, bien supérieurs aux drogues. Les vins procurent à l'estomac une sensation de chaleur, de bien-être, qui est le signe d'une bonne et active digestion. Donc, un peu de vin rouge coupé d'eau en mangeant est non seulement un aliment, mais constitue également un tonique d'une grande valeur qui nous permettra de marcher à pas plus agréables vers une sènitité moins morose quoiqu'inévitable.—Dr. de Génin.

"Aujourd'hui tous les peuples boivent des liqueurs alcooliques: les Chinois, le Pantou, les Japonais le Saké, fait avec du riz, les Mexicains le Mescal et le Pulque, les Basques le lait de jument fermenté, les Anglais, les Allemands, le whisky, les Hollandais les gins ou genièvre, les Français les vins et les cidres, les Italiens les vins, ainsi que les Espagnols, les Persans le Cocanar, les Arabes l'Arak et le lait fermenté de chamelle, les Polonais le Lipet, les nègres de l'Afrique, un sûr fait avec le lait fermenté de la noix de coco."

## AU THEATRE

Anatole.—Comment la danseuse était-elle habillée?

Narcisse.—Elle avait sur elle tous les yeux des spectatrices et les lorgnettes des spectateurs.

## CHOSSES ET AUTRES

Tous les naturalistes savent que l'état actuel d'un être quelconque, de la plante jusqu'à l'homme, est déterminé par la succession de ses états antérieurs et que les transformations réalisables à chaque génération sont toujours minimales. L'état social d'un peuple est également déterminé par ses états antérieurs, et c'est pourquoi les changements radicaux rêvés par les partis politiques restent irréalisables.

De 1120 à 1741, il y a eu en France, 92 pouraites dont les défenseurs étaient des animaux.

Hamlet de Shakespeare est la pièce la plus longue du poète anglais, elle comprend 1.569 lignes. Le roi Lear n'en a que 770.

L'or vaut à l'once \$20.67183462.

En 1920 il y a eu aux Etats-Unis des pertes causées par les incendies au montant de \$330,853,925.

Le président des Etats-Unis reçoit comme salaire \$75,000 par année.

Les Etats-Unis ont eu depuis la déclaration de l'Indépendance, 27 présidents.

15,560 canadiens-français vivent dans l'état de New-York.

La population de Londres (Angleterre) est de 7,476,168; celle de New-York est de 5,620,048.

La Statue de la Liberté à New-York fut dévoilée le 28 octobre 1886. Elle pèse 450,000 livres; quarante personnes peuvent tenir dans la tête, et douze dans la torche qu'elle tient à la main; il y a 154 marches du pied-déstal à la tête. C'est la plus grande statue du monde entier.

La Suède possède une rivière qui porte le nom de A; la Chine, une ville du nom de U; une baie du Zuyder-Zee porte le nom de Y.

La population d'Angleterre se chiffre à 20,000 habitants au temps d'Alfred le Grand.

Bagdad, en Mésopotamie, est considéré par plusieurs comme le berceau du genre humain.

La Norvège est appelée par les Norvégiens Nordrike, ce qui signifie royaume du nord.

L'âge d'or d'Israël comprend les 80 ans compris entre l'avènement au trône de David à la mort de Salomon.

"AQUA SIMPLEX"

Il arrive parfois que l'eau de la Seine a un drôle de goût, ce dont on pourrait s'alarmer! Un employé du service des eaux, Bonaventure Salsify, que nous avons rencontré par mégarde, nous a donné quelques explications à ce sujet. Elles sont des plus rassurantes.

"Votre eau est parfaite, nous dit-il; on la filtre d'abord dans une chaussette, afin d'arrêter les chiens crevés et les dames coupées en morceaux, qui pourraient des fois boucher le robinet... Ensuite, pour empêcher les microbes et autres maripoux vivants qu'elle renferme, on y verse de l'hydro... non, de l'hydrothérapie!... non! de l'hyprochiclie... enfin, quelque chose de synagogue... et puis, comme il faut bien ensentir tous ces cadavres on y ajoute encore des grandes quantités de dépuratifs chimiques, tels que du benzoate d'harmonium, du sulfate de scrotum et du chlorate d'exéma."

"Mais ce n'est pas encore tout, messieurs dames; par surcroît de précautions, nous avons organisé dans le grand réservoir un service de truites témoins. Vous n'ignorez pas que ces poissons, très délicats, ne peuvent vivre que dans l'eau propre. Donc, si notre eau de Seine n'est pas saine, les truites sont détruites, et cela nous procure alors le plaisir de les manger au court-bouillon. Mais si elles continuent à être des truites pas détraquées, c'est signe que tout va bien et que le jus est favorable."

"Dans ce cas, vous pouvez hardiment prendre un bain de pied: pour peu que vous ayez eu soin de vous faire coller trois chopines de sérum dans les omoplates, vous êtes sûrs de ne pas attraper la typhoïde."

"Donc retournes chez vous et soyez rassurés à l'avenir quand votre eau sentira la drogue: cela vous démontre avec quelle sollicitude éclairée nous nous efforçons de sauvegarder votre hygiène. Et si vous n'en êtes pas contents, vous êtes des ingrats!"

La-dessus, Bonaventure Salsify s'éloigna d'un air auguste et se rendit chez le marchand de vin.—Robert Francheville.

## UN PEU FORT

"Tout jeune ménage.

L'homme, voulant faire le balayage pour l'éviter à sa chérie, attrape des jambes de sa femme.

—Mais que fais-tu?

—Ah, c'est toi! Tu portes ta jupe si courte et tes jambes et si malgrés que je les ai prise pour le manche du balai.